

Ravauder en français québécois : un héritage des parlers de France

Suzelle Blais

Numéro 175, 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81391ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Blais, S. (2015). Ravauder en français québécois : un héritage des parlers de France. *Québec français*, (175), 61–62.

Ravauder en français québécois : un héritage des parlers de France

SUZELLE BLAIS *

Verbe polysémique, *ravauder* fut largement décrit, au cours des siècles, dans les dictionnaires français qui consignèrent ses différents sens tant au propre qu'au figuré. De nos jours, ce verbe figure encore dans les dictionnaires usuels tels que *Le Petit Robert* et *Le Petit Larousse*, qui ne retiennent cependant que le sens primitif et concret de « raccommoder » ; ces derniers le donnent, en outre, avec la marque *vieilli*. *Ravauder* est d'abord attesté avec le sens de « raccommoder à l'aiguille, rapiécer, reprendre de vieux vêtements », depuis 1530 sous la forme *ravaulder*, puis *ravauder* depuis 1552. Il s'agit du dérivé verbal de *ravault*, *ravaut* attesté dès le XIV^e siècle avec l'acception de « sottise, bourde ». Au XVI^e siècle, Palsgrave donne un exemple d'emploi de *ravauder*, lorsqu'il écrit dans *Esclaircissement de la langue françoise* : « Qui n'a poynt d'habillemens nouveaux, fault qu'il ravaulde souvent ses vieulx » (cité dans le *Dictionnaire de la langue française* de Littré). Ajoutons que l'étymologie de *ravauder* a fait l'objet de plusieurs interprétations qu'il n'y a pas lieu d'exposer ici (voir à ce sujet Pierre Guiraud : *Structures étymologiques du lexique français*, Paris, 1967, p. 17-24).

Les sens de ce verbe, que donnent encore aujourd'hui les grands dictionnaires de langue, sont généralement marqués *vieux*, *classique* ou *vieilli*. Il s'agit, en l'occurrence, de « raccommoder », « dire des choses futiles ou impertinentes », « tourner et retourner des objets, fouiller », « maltraiter en paroles, rabrouer ». Cette énumération des sens français du verbe permettra de mieux saisir l'écart sémantique qui existe entre *ravauder* en français général et son usage au Québec. Il importe de signaler, de plus, que *ravauder* est bien présent, avec ses différentes significations, dans la littérature française, où il fut utilisé, au cours des siècles, par de grands écrivains tels que Mme de Sévigné, Chateaubriand, Balzac, Bernanos, Giono, pour n'en nommer

que quelques-uns. Enfin, précisons que ce verbe a pris, dès le XVIII^e siècle, une valeur dépréciative. Empruntant la phraséologie propre aux dictionnaires de son époque, le *Dictionnaire universel* [...] de Furetière écrit en 1727 : « Il est bas dans toutes ces significations ». L'action de *ravauder*, au sens de « raccommoder », était jadis un métier généralement exercé à l'extérieur. On lit, dans le même dictionnaire, sous l'entrée *Ravaudeur, euse*, ce commentaire relatif à la vie sociale d'alors : « Les Ravaudeurs & les Savetiers se tiennent d'ordinaire au coin des ruës ».

Qu'en est-il aujourd'hui, dans l'usage québécois, de *ravauder* au sens de « rapiécer, reprendre à l'aiguille des vieux vêtements, des bas, des chaussettes » ? Comme en français général, *ravauder*, en ce sens, a vieilli également au Québec, où il est remplacé par *reprendre*, de sens plus général. C'est ainsi qu'en réponse à la question *raccommoder*, *Le Parler populaire du Québec et de ses régions voisines* a relevé, lors d'enquêtes effectuées dans les années 1970, *reprendre* comme le verbe le plus employé, *ravauder* n'étant alors attesté que dans onze points d'enquête¹. Confirmant ce fait, une informatrice parle d'un mot qu'elle connaît, mais qu'elle n'emploie pas : « Ravauder, moi, je dis pas ça souvent. Ça peut se dire ça pour reprendre. Jamais je dis ça, moi. Je dis toujours reprendre. Mais on peut dire ça, il paraît : y ravaude ses bas² ». Cette acception de *ravauder* est présente dans la littérature québécoise, comme ici chez Ringuet, notamment : « Il leva les yeux de sur sa lettre. En face de lui, assise dans un fauteuil, à ravauder des bas, Elsie était là qui le regardait lui et sa lettre, qui le regardait comme si elle eût lu par-dessus son épaule³ ». Employé figurément cette fois, voici tiré des *Croquis laurentiens* de Marie-Victorin : « Les journaux frais de deux mois, les lettres vieillies des parents du Saguenay, de la Côte-Nord, du Lac-au-Saumon, renouvellent un peu les sujets de conversation, depuis longtemps usés et ravaudés⁴ ».

IL TOURNAIT EN ROND DANS LA MAISON OU RAVAUDAIT AUX ALENTOURS

D'où vient qu'en français québécois le verbe *ravauder* n'exprime pas, comme on le verra, les mêmes valeurs qu'en français général ? L'explication est ici d'ordre historique. En effet, cela tient au fait que les principales caractéristiques de *ravauder* en français québécois sont héritées des parlers français. Ainsi, l'idée principale qui se dégage de l'usage québécois et qui ne se retrouve pas en français général, mais qui est par ailleurs bien connue des différents parlers de France, se rapporte d'abord au mouvement, soit « courir çà et là, vagabonder, rôder » ; s'ajoute, comme autre trait distinctif, le fait que l'action se déroule le plus souvent la nuit dans le bruit et le tapage.

Voici quelques citations qui illustrent les acceptions les plus usuelles de *ravauder* en français québécois. Au sens d'« errer çà et là, rôder », citons Louvigny de Montigny, qui raconte dans *Au pays de Québec : contes et images* : « L'loup-garou ravaude toutes les nuits par icite et j'ai pas envie de l'rencontrer encore une fois⁵ ». Un informateur se souvient : « Quelqu'un qui cherche, on va dire, des petits gars qui cherchent à voler des pommes, autrefois là : y viennent ravauder autour du verger⁶ ».

Avec l'acception d'« aller et venir, fureter, fouiller », voici ce contexte tiré du roman *Le Survenant* de Germaine Guèvremont : « Les jours suivants le Survenant ne tint pas en place. Oisif, rembruni, silencieux, il tournait en rond dans la maison ou ravaudait aux alentours, furetant dans tous les coins, à la recherche d'on ne savait trop quoi⁷ ».

Et cet autre sens, à savoir « faire du bruit, s'agiter la nuit dans une maison ou dans son sommeil », qui fut largement usité. En 1894, dans son *Dictionnaire canadien-français*, Sylva Clapin explique : « Faire du bruit, du tapage, surtout durant la nuit, en marchant de ci de là dans une maison, en dérangeant les meubles, en furetant, en fouillant

partout : Qu'est-ce que tu ravaudes là ? ». De Victor-Lévy Beaulieu, on lit dans *Oh Miami, Miami, Miami* : « Tinourse pouvait pas dormir la nuitte, y passait son temps à ravauder dans maison⁸ ». De plus, une informante raconte : « Y avait un de mes beaux-frères qui était à la clinique là, et puis, y a couché là. Y ont dit qu'y avait ravaudé toute la nuit. Y faisait du ravaudage. Y garrochait ses couvertes à terre » ; un autre explique : « Ça ravauder, on disait ça plutôt d'une personne qui se vire, puis qui tourne, qui tourne souvent, puis qui s'envoie les bras en dormant⁹ ». *Ravauder* est consigné dans le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*, qui le définit comme suit : « faire du bruit, du tapage », avec l'exemple suivant : « Les écoliers ravaudaient dans la classe ».

Ajoutons le sens de « courir çà et là à la recherche d'aventures amoureuses » ; cet emploi, aujourd'hui vieilli, était encore connu, un peu partout au Québec, dans les années 1970¹⁰. Dans son roman *Le p'tit ministre-les-pommes*, Réal-Gabriel Bujold écrit : « Ben par rapport à ta fille, Simone, qui ravaude pas mal avec tout un chacun que même M'me Phà l'a très bien entrevue qui rentrait vers les p'tites heures l'aut' matin¹¹ ». *Ravauder*, dans le cas présent, a plusieurs synonymes familiers dont les plus courants sont *courrailler* et *courir la galipote*. En 2001, dans sa 9^e édition, le *Dictionnaire de l'Académie* enregistre *courrailler*, qu'il définit par « aller d'une aventure galante à l'autre ; mener une vie dissolue » et le marque *vieilli* et *familier*. Pour *Le Petit Robert*, le verbe est *rare* ou *régional* (Canada). Dérivé de *courir* avec suffixation péjorative, *courrailler* est attesté, en français général, depuis 1732 au sens de « courir çà et là » et depuis 1838 avec le sens galant du verbe. Par ailleurs, *galipote*, dans la locution *courir la galipote*, est un mot expressif de l'Ouest et du Centre de la France qui désigne, dans ces parlers, un « animal mythique et maléfique (lutin nocturne, loup-garou) qui se manifeste la nuit ». La locution *courir la galipote* a été relevée en Saintonge avec le sens de « vagabonder la nuit ».

QUELQUES VISITEURS MENAIENT UN RAVAUD D'ENFER

Du latin *vallis*, le substantif *ravaud* appartient à la même famille que *ravauder*. Il est d'abord attesté sous la forme *ravaudis*, au XV^e siècle, chez François Villon, où il signifie « tapage, remue-ménage¹² ». *Ravaud* a été relevé dans les parlers de l'Ouest de

la France avec, comme en français québécois, le sens de « bruit, tapage ». En voici un exemple tiré de *Contes et légendes des vieilles forges* de Dollard Dubé : « En passant à la tête des grandes écuries, là-bas, à droite, sur le chemin de la " Pointe à la Hache ", il entend un bruit de ferrailles, des meuglements et tout un ravaud épouvantable¹³ ».

Le mot entre, en outre, dans des locutions telles que *faire, mener du ravaud, le ravaud, un ravaud*. Citons quelques exemples d'emploi : « Dans le rang de l'Embaras, par exemple, c'était mêlé. Il y avait les Ouellet, la première maison, qui étaient des libéraux. Eux autres, lorsqu'ils triomphaient, ils en faisaient du ravaux. Ils n'apportaient pas seulement une poche de paille, mais une charrette pleine¹⁴ ». Dans son roman *Les filles de Caleb*, Arlette Cousture écrit : « Elle s'endormit enfin, ratant de justesse l'arrivée des premières lueurs du soleil sur Shawinigan. Ovila l'embrassa et lui dit que les jeunes faisaient le ravaud. Elle se leva et se dirigea vers la cuisine, chauffer le poêle pour faire du gruau et des rôties¹⁵ ». Et enfin, ce contexte, extrait de la presse écrite : « C'est la même petite ligue pour un maudit paquet de joueurs », a-t-il rétorqué les prunelles dures pendant que quelques visiteurs menaient un *ravaud* d'enfer dans le vestiaire des Nordiques » (*Le Soleil*, 13 décembre, 1978, p. C-1).

Au sens de « bruit, tapage » le mot *ravaud* a comme synonyme familier en français québécois le terme *train*, attesté en français général depuis 1768. De nos jours, ce sens est marqué *vieux, familier* ou *régional* dans les dictionnaires. Le *Trésor de la langue française* consigne, en outre, *faire du train, mener un train d'enfer* qui signifie « bruit considérable ».

Il est juste de dire que, même vieilli, tout mot qui figure encore dans les dictionnaires reste vivant et disponible, comme l'attestent ces emplois au figuré, extraits de journaux récents. On lit dans *Le Soleil* : « Pour ravauder au moins le système. [...] Ceux qui ont ou auront à rapiécer ce système [de l'éducation] n'ignorent pas qu'un certain retour aux sources deviendra indispensable et qu'il faudra se résoudre, un jour ou l'autre, à lorgner vers ce que l'on a si allègrement fait sauter » (*Le Soleil*, 13 mai 1976, p. A-4). Voici deux attestations relevées dans des journaux français : « Le signe est important : c'est justement sur Berlin que compte s'appuyer la diplomatie russe pour ravauder ses liens

avec l'Union européenne, distendus par la crise ukrainienne » (*Le Figaro*, 21 décembre 2013, p. 8) et « Au lieu de cela, le gouvernement va devoir improviser et ravauder une fois de plus un système fiscal à bout de souffle » (*Le Monde*, 11 août 2014, p. 14). À ce sujet, Bernard Pivot écrit dans *100 mots à sauver* : « Le *Petit Larousse* et le *Petit Robert* sont des conservatoires du français vivant. Quand un mot en est exclu, il perd sa légitimité. Il n'appartient plus à la communauté foisonnante et proche, à portée de main, des mots en activité, donc en vie¹⁶ ». *

* Linguiste et chercheuse indépendante

Notes

- 1 Gaston Dulong et Gaston Bergeron, *Le Parler populaire du Québec et de ses régions voisines. Atlas linguistique de l'Est du Canada*, Québec, Éditeur officiel du Québec, 1980, n° 321.
- 2 Informations recueillies lors d'enquêtes linguistiques que nous avons effectuées en 1980, à Trois-Pistoles, localité du Bas-Saint-Laurent.
- 3 Ringuet, *Trente arpents*, Paris, Flammarion, 1938, p. 269.
- 4 Marie-Victorin, *Croquis laurentiens*, Montréal, Les Frères des Écoles chrétiennes, 1920, p. 179.
- 5 Louvigny de Montigny, *Au pays de Québec : contes et images*, Montréal, Société des Éditions Pascal, 1945, p. 126.
- 6 Voir note 2.
- 7 Germaine Guèvremont, *Le Survenant*, Montréal, Éditions Beauchemin, 1945, p. 129-130.
- 8 Victor-Lévy Beaulieu, *Oh Miami, Miami, Miami*, Montréal, Éditions du Jour, 1973, p. 211.
- 9 Voir note 2.
- 10 Voir note 1, n° 2291.
- 11 Réal-Gabriel Bujold, *Le p'tit ministre-les-pommes*, (Montréal), Éditions Leméac Inc., 1980, p. 180.
- 12 Frédéric Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de ses dialectes du IX^e au XV^e siècle*, Paris, Vieweg, puis Bouillon, 1850-1902.
- 13 Dollard Dubé, *Contes et légendes des vieilles forges*, Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1954, coll. « L'Histoire régionale », n° 16, p. 70.
- 14 Jos-Phydime Michaud, *Kamouraska, de mémoire... Souvenirs de la vie d'un village québécois* recueillis par Fernand Archambault, Paris, François Maspero, 1981, coll. « Actes et mémoires du peuple », p. 186.
- 15 Arlette Cousture, *Les filles de Caleb*, tome I : *Le chant du coq*, Montréal, Québec Amérique, 1985, coll. « Tous continents : série Best-seller », p. 465.
- 16 Bernard Pivot, *100 mots à sauver*, Paris, Albin Michel, 2004, p. 12.